

UN

2.

# COUP DE PINCEAU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

**MM. LÉONCE ET HIP. RIMBAUT,**

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 26 octobre 1848.*



**BRUXELLES.**

**J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,**

RUE DES PIERRES, n° 46,

**LE SOIR AU THÉÂTRE ROYAL.**

---

**1848**

---

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

**BIANCHON**, peintre d'attributs.

**MM. DELANNOY.**

**JOSEPH**, son apprenti.

**LUGUET.**

**PASCAL**, domestique.

**CAMIADÉ.**

**BERTHE**, fille de Bianchon.

**M<sup>me</sup> P. ERNEST.**

**COMMIS, MARCHANDS, MODISTE, ETC.**

*La scène est à Paris, chez Bianchon.*

# UN COUP DE PINGEAU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

---

Le théâtre représente un salon meublé avec élégance. — Porte au fond. Deux portes latérales ; çà et là des fauteuils et des chaises placés sans ordre ; plusieurs tables sur lesquelles se trouvent des lampes, des cartes, des verres, des bols de punch, des assiettes à moitié vides ; comme après une soirée.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PASCAL, *sortant de la chambre à droite.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela ? Exécutons d'abord les ordres de monsieur... (*Parlant de la fenêtre du fond à quelqu'un qui est placé au dehors.*) André, dépêche-toi d'ateler le cheval de monsieur... (*Revenant en scène et regardant autour de lui.*) Quel désordre ! par où commencer !... (*Prenant une assiette sur laquelle sont restés quelques biscuits.*) Rangeons d'abord ces biscuits... (*Il les mange.*) Quelqu'un ! hâtons-nous...

Il avale successivement plusieurs biscuits, de manière à avoir la bouche pleine.

## SCÈNE II.

BERTHE, PASCAL.

BERTHE, *entrant par le fond en costume de voyage.*

C'est cela, ma bonne M<sup>me</sup> Muller, faites monter ma valise et mes cartons, je vous rejoindrai bientôt.

PASCAL, *avec surprise.*

M<sup>lle</sup> Berthe !

BERTHE.

Bonjour, Pascal.

PASCAL.

Comment! déjà de retour, mademoiselle? Monsieur ne vous attendait que demain.

BERTHE.

Réponds-moi bien vite; comment se porte mon père?

PASCAL.

Très-bien.

BERTHE.

Où est-il?

PASCAL.

Dans sa chambre.

BERTHE.

Encore couché, peut-être?

PASCAL.

Lui... par exemple! il est levé depuis avant hier au soir.

BERTHE.

Pauvre père!

PASCAL.

Si vous saviez, ma bonne demoiselle, combien je suis content de vous revoir...

BERTHE.

Vraiment?...

PASCAL.

Quand vous êtes là... voyez-vous... on se couche tard... mais enfin, on se couche!... on ne manque pas de besogne; mais on respire au moins.

BERTHE.

Je comprends... ta joie est d'autant plus franche, qu'elle est un peu intéressée.

PASCAL.

Ah ! mademoiselle, c'est que depuis votre départ, nous n'avons pas eu un instant de relâche, les amis de monsieur ont pris la maison d'assaut ; ils ont tout mis sens dessus dessous... Est-ce qu'on ne dirait pas que les cosaques ont passé par là ? Regardez !...

BERTHE, *parcourant des yeux l'appartement.*

En effet, l'affaire a été chaude... il y a eu bien du punch répandu.

PASCAL.

Il faut les voir... il faut les entendre quand ils sont tous réunis... « Pascal, des cartes ! Pascal, une glace ! Pascal, un panatellas ! »

AIR : *Ce Luth galant.*

Quel tintamarre ! enfin, c'est un séjour  
A devenir bientôt aveugle et sourd !  
On étouffe, en laissant la fenêtre fermée. .

Veut-on l'ouvrir un peu ?...

Il sort une fumée

Qui rassemble au-dehors une foule alarmée,  
Prête à crier au feu !

SCÈNE III.

LES MÊMES, BIANCHON.

Pascal reste au fond et débarrasse les tables. Il sort lorsqu'il  
a fini.

BIANCHON, *entrant vivement en scène.*

Mon chapeau ! ma canne !...

BERTHE, *courant à son père.*

Bonjour, papa ?

BIANCHON.

Berthe, ma fille... c'est bien elle ! viens que je t'embrasse.

BERTHE.

Mon bon père !

BIANCHON.

Comment... tu es là, et je l'ignore, et l'on ne me prévient pas !

BERTHE.

Je demandais à Pascal des nouvelles de votre santé.

PASCAL.

C'est vrai...

BIANCHON.

Comment... le drôle se permet de te parler, lorsque moi, ton père...

PASCAL, à *Bianchon*.

Monsieur, le cheval est à la voiture.

BIANCHON.

Va-t'en au diable ! ma fille est de retour, je reste auprès d'elle.

PASCAL.

Je ferai observer à monsieur qu'il a promis à ses amis...

BIANCHON.

Mes amis, je m'en soucie bien, vraiment, quand je n'ai pas vu mon enfant depuis huit jours... C'est qu'elle est encore plus fraîche et plus jolie qu'avant son départ... Viens m'embrasser encore pour l'aimable surprise que tu m'as faite.

BERTHE.

Quoi de plus naturel?... aussi, me suis-je empressée

d'accepter une place dans la voiture d'une dame qui a bien voulu se charger de moi.

BIANCHON.

Pauvre chérie... tu as bien fait... parce que quand je ne te vois pas à mon réveil... quand, à mon retour, tu ne viens pas au-devant de moi... quand, à table, tu ne t'asseois pas à mes côtés, quand, le soir, je ne reçois pas ton adieu... il me semble que tout me manque.

BERTHE.

Oui, je sais que nous aimons bien notre fille, nous l'aimons même trop ; car nous la gâtons souvent, mais je crois que nous exagérons un peu le chagrin que nous cause son absence.

BIANCHON.

Peux-tu penser ?...

BERTHE.

Nous avons de bons amis, dont la compagnie nous est précieuse, le jeu ne nous déplaît pas trop, quoique nous perdions toujours ; enfin, une table bien servie et entourée de gais convives n'est pas sans quelques charmes pour nous.

BIANCHON.

Il faut bien se distraire.

BERTHE.

Sans doute, et je vois avec plaisir que les distractions ne vous ont pas fait défaut.

BIANCHON.

Est-ce que tu vas me gronder ?

BERTHE.

Dieu m'en garde, vous vous êtes amusé et vous avez bien fait.

BIANCHON.

Je ne t'ai pas toujours trouvée aussi indulgente.

BERTHE.

C'est vrai, quand je suis sortie de pension, j'avais des idées toutes drôles... que voulez-vous, ce n'était pas ma faute... les maîtresses sont toujours à vous répéter : Il faut être raisonnable, il faut avoir de l'ordre, de l'économie... enfin, une foule d'absurdités... On est jeune... sans défiance, on croit tout cela; et moi qui n'en savais pas plus, ne m'étais-je pas mis en tête de vous faire changer de conduite? mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que je n'étais qu'une sotte, et que vous aviez bien raison de vous amuser; c'est si gentil de dépenser de l'argent, d'acheter de belles toilettes.

BIANCHON.

Cependant, ma fille...

BERTHE.

Oh! j'ai bien retenu votre maxime... la vie est courte, le plaisir est rare... aussi, dès qu'il se présente, il faut courir à lui les yeux fermés et les mains ouvertes.

BIANCHON.

Je ne dis pas, mais, mademoiselle...

BERTHE.

Vous auriez été content de moi, mon petit père, si vous m'aviez vue au château de Digny.

BIANCHON.

Comment cela?

BERTHE.

Il y avait des demoiselles très-riches.

BIANCHON.

Eh bien?



BERTHE.

Il est venu un colporteur... chacun a fait ses emplettes, et c'est moi qui ait acheté les bijoux les plus chers.

AIR de *Jeanne Vaudoise*. (Troisième mari.)

Voilà comme il faut

Montrer ce qu'on vaut !

A mes vœux

Je veux

Que rien ne résiste...

Je suis, je suis la fille d'un artiste,  
Pour moi quel triomphe charmant !

Et pour vous, j'espère!...

J'ai dépensé tout mon argent,  
Mais j'ai fait honneur à mon père!

Voilà comme il faut, etc.

Nulle avec moi n'a pu lutter!

J'ai vaincu la fille

D'un gros notaire... sans compter  
Que j'étais d'ailleurs pus gentille...

Voilà comme il faut, etc.

BIANCHON.

D'un artiste... d'un artiste... un pauvre peintre d'attributs ne mérite pas un nom aussi pompeux.

BERTHE.

Vous êtes trop modeste ; plus d'une peinture qu'on admire à l'exposition, ne vaut pas ce que vous appeliez autrefois vos enseignes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL.

Il y a dans l'antichambre un jeune homme qui demande à parler à monsieur.

BIANCHON.

Eh bien ! fais entrer... Je ne suis ni ministre ni directeur de spectacle, pour qu'on fasse antichambre chez moi.

BERTHE.

Pendant ce temps-là, je vais faire un peu de toilette.

BIANCHON.

A quoi bon ? ça ne te rendra pas plus jolie... (*Berthe sort par la porte à gauche.*) Ah ! Pascal, comme je ne sortirai pas, je vais me mettre à mon aise ; prends mon habit et apporte-moi ma robe de chambre...

Il ôte son habit qu'il donne à Pascal, reste en manche de chemise et s'assied. Chaise à gauche.

PASCAL.

Oui, monsieur... (*Allant à la porte du fond.*) Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur...

Après ces paroles, il sort par une des portes latérales ; Berthe, après avoir embrassé son père, sort du côté opposé.

## SCENE V.

BIANCHON, JOSEPH.

BIANCHON.

Qui est-ce donc qui vient me déranger ?

JOSEPH, *en dehors, passant seulement sa tête par la porte.*

Pst ! pst !

BIANCHON.

Qu'est-ce qu'il a donc ce farceur-là ?...

JOSEPH, *de même.*

Hum ! hum !

BIANCHON.

Est-ce qu'il est enrhumé ?...

JOSEPH, *s'avançant d'avantage.*

Peut-on entrer ?

BIANCHON.

Parbleu !... eh ! mais, ce brave Joseph !... mais viens donc que je t'embrosse.

**ENSEMBLE.**

*AIR de la Sirène. (Mes chagrins arrières.)*

*(Ensemble final du Marchand de jouets d'enfants.)*

Moment plein de charmes !

Je sens que mes yeux

Se mouillent de larmes,

Tant je suis heureux.

JOSEPH.

Ça fait plaisir après quatre ans d'absence.

BIANCHON.

Te voilà donc de retour à Paris ?

JOSEPH.

Depuis une heure... A peine descendu de diligence, j'ai bien vite couru à la rue du Ponceau... j'aperçois la petite boutique ; mon cœur bat... j'entre... Bianchon, que je dis à une vieille dame qui était au comptoir... Rue du Helder, 6, qu'elle me répond ; et là-dessus je prends mes jambes à mon cou, je bouscule tout le monde sur les trottoirs, et me voilà.

BIANCHON.

Brave garçon !

JOSEPH.

Mais j'entre ici sans cérémonie...

BIANCHON.

Eh bien ! je te conseillerais de te gêner... toi, mon a-

mi... mon élève... toi à qui j'ai mis le pinceau et la brosse à la main.

JOSEPH.

Ce n'est pas à cause de vous, bien sûr... mais il y a des bourgeois si drôles.

BIANCHON.

Comment, des bourgeois !

JOSEPH.

Ces farceurs-là s'imaginent toujours qu'on empêche les ouvriers de travailler.

BIANCHON, à part.

C'est vrai, il ignore que je suis devenu...

JOSEPH.

Après ça celui d'ici est peut-être bon enfant ?

BIANCHON.

Très-bon enfant.

JOSEPH.

En ce cas, c'est autre chose.

BIANCHON.

Voyons, garçon, contes-moi tes aventures... qu'es-tu devenu depuis que tu as quitté Paris ?

JOSEPH.

J'ai fait mon tour de France, comme nous en étions convenus, promenant de village en village, mes couleurs, mes pinceaux et mon petit talent.

*Air de Masaniello.*

A chacun j'offrais mes services ...  
 J'ai peint, avec un succès fou,  
 La bièr' mousseus', les écrevisses,  
 Les accoucheurs ouvrant un chou;  
 Pour les remplac'mens militaires,  
 L'empereur et son p'tit chapeau :

Les moutards nourris par leurs pères,  
Pour les remplacemens Darba.

Le tout chiqué, et au goût du jour!... Vrai!... papa Bianchon, votre élève vous fait honneur.

BIANCHON.

C'est un bel état que le tien.

JOSEPH.

Comment, le tien?...

BIANCHON.

Le nôtre, veux-je dire... moitié ouvrier, et moitié artiste, le peintre décorateur a pour atelier la voûte du ciel, pour musée le coin de la rue... pour juges les passans, et ces juges-là en valent bien d'autres; car ce sont eux qui donnent la popularité... Combien de tableaux enfouis dans la poussière de quelque obscur grenier, ne verront jamais le jour!...

JOSEPH.

Tandis que tout Paris a admiré votre veau qui tette, votre banquet d'Anacréon, et votre petite Jeannette.

BIANCHON.

C'est possible; mais nous causons et je ne songe pas seulement à te faire rafraîchir... Justement, voilà une bouteille de Madère et des biscuits....

Il va s'asseoir à table de droite.

JOSEPH.

Par exemple, que dirait le bourgeois!

BIANCHON.

Va toujours... tu n'as peut-être jamais bu du Madère?

JOSEPH.

Jamais! ce qui n'empêche pas que je serais intérieu-

rement flatté de faire sa connaissance; mais, j'ai peur que le bourgeois...

BIANCHON.

Laisse-moi donc tranquille avec ton bourgeois.

Il verse à boire.

JOSEPH.

Il paraît, décidément, qu'il est très-bon enfant...

Il boit.

BIANCHON.

Eh bien! comment le trouves-tu?

JOSEPH.

Fameux... hein! dis-donc si on en donnait comme ça à la barrière.

BIANCHON, *se levant.*

Ne disons pas de mal du vin de la barrière. Il a son mérite quand on le boit en trinquant avec les amis, le samedi après la paye... Ce n'est pas beau, la barrière, ça n'est pas brillant; mais on y rit, on y chante, on s'y amuse, on y est quelquefois plus heureux que dans les salons. Béranger a bien raison quand il dit : (*Il chante.*)

Les gueux, les gueux  
Son des gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux!

JOSEPH.

Voulez-vous bien vous taire! est-ce qu'on chante comme ça dans les appartemens? Le bourgeois n'aurait qu'à rentrer:

## SCENE VI.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL.

Si monsieur veut passer sa robe de chambre...

JOSEPH.

Allons, juste! le voilà... il va se fâcher, c'est sûr... je n'ose pas le regarder... Monsieur... j'étais venu... parce que... Bianchon... et alors, étant son apprenti... vous comprenez...

BIANCHON, *riant*.

Ah! ah! ah!

JOSEPH.

Il rit... mais où donc est l'autre?... je ne le vois pas.

PASCAL.

Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner?

BIANCHON.

Je n'y suis pour personne... allez... (*Pascal sort.*)

## SCÈNE VII.

BIANCHON, JOSEPH.

JOSEPH.

Comment, on l'appelle monsieur, il met une robe de chambre, et il dit : allez ! au domestique...

BIANCHON.

Eh bien ! mon pauvre Joseph ! n'avais-je pas raison de te dire que le bourgeois était bon enfant ?

JOSEPH.

Ainsi, c'est donc bien vrai ? ce bel appartement... ce domestique, ces beaux meubles... ce Madère...

BIANCHON.

Tout cela est à moi.

JOSEPH.

Alors je m'assois dans les fauteuils... je ris, je chante ! tra la la la !... et je vais boire encore un verre de Madère à votre santé.

BIANCHON.

C'est ça, fais comme chez toi.

JOSEPH.

Comment! vous êtes devenu riche, et vous ne me l'avez pas écrit ?

BIANCHON.

Je m'en serais bien gardé, tu te serais dit : le père Bianchon est un Crésus... je n'ai pas besoin de finir mon apprentissage, et le travail, vois-tu, c'est encore cequ'il y a de mieux.

JOSEPH.

Pour ceux qui n'ont rien à faire.

BIANCHON.

Il a raison.

JOSEPH.

C'est égal, il faut que vous ne vous soyez pas endormi sur le pinceau depuis mon départ, pour avoir gagné toutes ces belles choses.

BIANCHON.

Gagné? ah! mon pauvre garçon, j'ai toujours été trop paresseux pour ça.

JOSEPH.

Le fait est que bien souvent...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Pour vous, d'abord, le lundi c'était fête,  
 Parc'qu'au dimanche il fallait un lendemain,  
 Lorsque l'mardi vous chargiez vot' palette,  
 Le mercredi vous n'étiez pas en train.  
 Oh ! le jeudi, quand vous étiez en veine...  
 Mais l'vendredi, c'est un jour si fatal!...  
 Et pour finir dignement la semaine,



Le samedi vous donnait autant de mal  
Comm' les aut's jours vous vous donniez du mal !

BIANCHON.

Allons!... allons!... j'étais un fameux banbocheur.

JOSEPH.

Je me demande alors par quel moyen...

BIANCHON.

J'ai fait fortune?... tu vas le savoir.

JOSEPH.

Je vais me verser un petit verre pour mieux entendre.

BIANCHON.

Lorsque tu es parti... tu sais que je commençais à avoir une petite réputation ?

JOSEPH.

Je crois bien !

BIANCHON.

Quelques travaux heureux n'ont pas tardé à me mettre à la mode... si bien qu'un jour un vieux général de l'empire tout criblé de millions, de gloire et de rhumatisme, me fit appeler dans son château pour le remettre à neuf... le château!... Ce n'est pas que le maître en aurait eu grand besoin aussi, car il était sur le point de se marier... le téméraire!... avec sa nièce, jeune et jolie fille de dix-sept ans. Ces grognards n'ont peur de rien... c'est égal, ça me faisait de la peine de voir un vieux de la vieille venir brûler sa moustache blanche au flambeau de l'hyménée, d'autant mieux que je voyais rôder autour de la future un petit cousin, lieutenant de hussards, qui, sans respect pour la graine d'épinards... Le vieux débris ne s'apercevait de rien... vingt fois j'ai été sur le point de lui dire : Mais, général, quoique vous

aviez été à Austerlitz, ça vous arrivera tout comme à un autre... il ne me venait pas un mot. J'enrageais au fond du cœur, lorsque j'aperçois à travers la fenêtre, sous un arbre, mon vieux général endormi, sur une chaise ; à côté de lui sa future bien éveillée, ainsi que le cousin qui était à ses genoux, et lui baisait la main. A cette vue, il me vint une inspiration subite, ma tête bout, mon pinceau court ; en moins d'une heure la scène du jardin était reproduite sur le panneau. Bientôt on revient de la promenade, c'était le moment critique... Qu'est-ce que je vois donc ! s'écrie le général d'une voix de tonnerre !... Ciel ! dit la jeune fille en rougissant... Grand Dieu ! fit le jeune homme embarrassé... Et moi, j'étais là, immobile, effrayé de mon succès, lorsque le principal personnage de la scène, le vieux débris en question, après nous avoir tous regardé les uns après les autres, s'est écrié : Que diable ! si vous vous aimiez il fallait donc le dire et ne pas me faire poser comme un conscrit... Et vous, monsieur le drôle, qui vous avisez de me donner des leçons... touchez là... vous m'avez rendu un fameux service... A dater de ce moment, il me prit en affection... Il venait souvent me visiter dans mon atelier, et quand il mourut, je me trouvai couché tout de mon long sur son testament. Et voilà comment, grâce à un heureux coup de pinceau, une espèce d'artiste est devenu un monsieur de contrebande.

JOSEPH.

Une fortune pour un tableau dont il avait fourni le sujet ! c'est bien payé.

BIANCHON.

Alors, quand je me suis vu riche... j'ai vendu mon atelier.

JOSEPH.

Vous avez bien fait.

BIANCHON.

Qui sait... on se fatigue quelquefois plus à ne rien faire qu'à travailler, et les amis qu'on retrouve, ne valent pas toujours ceux qu'on quitte.

JOSEPH, *tirant de sa poche des ciseaux et un foulard.*

Eh bien ! me voilà gentil avec ma paire de ciseaux, et mon foulard.

BIANCHON.

Que veux-tu dire ?

JOSEPH.

En passant hier à Châtellerault, je me suis souvenu que c'était aujourd'hui la fête de M<sup>lle</sup> Berthe.

BIANCHON.

Sa fête !

JOSEPH.

Et je m'étais dit : Prouvons-lui que je ne l'ai pas oubliée.

BIANCHON.

Il s'en était souvenu, et moi, son père... (*Appelant.*) Pascal ! Pascal !

JOSEPH.

Offrez donc des objets de trois francs cinquante à la fille d'un millionnaire !

BIANCHON.

C'est bien ce que tu as fait ; je t'en remercie. Pauvre fille !... (*Pascal paraît.*) Mon habit, mon chapeau... Sa fête !... Mais où donc avais-je l'esprit ?... (*A Pascal qui rentre.*) Mais, dépêche-toi donc, bourreau. Tiens, en voilà encore un qui n'a pas l'air des'apercevoir que c'est

la fête de ma fille... Au revoir, Joseph, car tu restes avec nous. Je reviendrai bientôt.

**ENSEMBLE.**

*AIR : Vite, il faut que l'on me suive.*

(Marchand de jouets d'enfants, sc. VIII.)

Tu vois quel trouble m'agite !

Sans adieu, je reviens vite...

Et s'il faut que je te quitte,

J'ai l'espoir

De te revoir.

JOSEPH.

Quel trouble soudain l'agite ?

Où peut-il courir si vite ?

Mais enfin, lorsqu'il me quitte,

J'ai l'espoir

De le revoir.

(Bianchon sort précipitamment.)

**SCÈNE VIII.**

**JOSEPH, seul.**

On m'aurait dit en arrivant à Paris : « Bianchon a mis sa montre en gage, Bianchon n'a pas payé son terme, Bianchon n'a plus crédit à l'estaminet, » ça m'aurait semblé tout naturel ; mais Bianchon capitaliste... Après ça, il faut avouer que la fortune, qui commet tant de bévues, attendu qu'elle est aveugle, a eu cette fois la main heureuse... Où trouver un homme plus franc, plus généreux ? Aussi, je suis ravi de ce qui lui est arrivé pour lui d'abord, et puis pour sa fille... cette bonne petite Berthe, qui promettait d'être si gentille... C'est drôle, la joie que j'éprouve m'étouffe, m'opprime,

elle ressemble presque à du chagrin... Du chagrin... allons donc, je suis bien sûr que je suis gai, je dois l'être, et je le suis... Pauvre petite Berthe, quel plaisir j'aurai à l'embrasser... L'embrasser ! le voudra-t-elle, l'oserai-je ? ce n'était qu'une enfant lorsque je l'ai quittée, et maintenant c'est une demoiselle, une demoiselle riche... Je n'avais jamais pensé à tout cela ; je me l'étais figurée toute petite, comme au temps où je la faisais sauter sur mes genoux.

AIR : *Fillette sage.* (Ah ! que l'amour, 3<sup>e</sup> tableau, sc. II.)

Vive, leste et rieuse,  
 Dans son humeur joyeuse,  
 Comme elle était heureuse !  
 Le cœur rempli d'espoir,  
 Je crois la voir,  
 Matin et soir,  
 De la jeunesse  
 Goûter l'ivresse,  
 Et répéter sans cesse, (bis )  
 Avec transport, ce doux refrain :

## SCÈNE IX.

## JOSEPH, BERTHE.

(Berthe est entrée en scène au commencement du couplet ; elle a entendu les paroles de Joseph ; elle s'approche insensiblement de lui et continue l'air commencé.)

Du noir chagrin  
 Fuyons la trace,  
 Et qu'à sa place  
 Le plaisir  
 Vienne embellir  
 L'avenir.

JOSEPH.

Quoi, cette belle grande demoiselle?...

BERTHE.

C'est votre petite Berthe!

JOSEPH.

Quelle est jolie!

BERTHE.

Embrassez-moi d'abord, vous me regarderez après.

JOSEPH.

Ah! ma foi, tant pis, je me risque...

Il l'embrasse.

BERTHE.

A la bonne heure.

JOSEPH.

Étais-je bête avec mes frayeurs... Elle est là, près de moi, plus belle et plus avenante que je n'imaginai... Eh bien! je suis à mon aise, et je lui parle comme dans le temps... Ça va bien, M<sup>lle</sup> Berthe?...

BERTHE, *riant*.

Comment, mon bon Joseph, vous aviez peur de moi?

JOSEPH.

Un peu. Dame! M<sup>lle</sup> Berthe, il y en a tant qui font leurs importantes à si bon marché que vous auriez bien le droit...

BERTHE.

Quelle pensée!

JOSEPH.

Je me disais : Elle ne se souvient peut-être plus de moi.

BERTHE.

Oublier ses amis! est-ce que ça se peut?

JOSEPH.

Je ne sais pas si cela se peut, mais cela se voit.

BERTHE.

Est-ce que vous m'aviez oubliée, vous ?

JOSEPH.

Oh ! moi, c'est bien différent.

BERTHE.

Je savais bien que vous m'aimiez comme autrefois.

JOSEPH.

Non, M<sup>lle</sup> Berthe... pas comme autrefois ; ça s'est encore augmenté avec le temps ; mais que peut vous faire l'amitié d'un pauvre ouvrier, à vous qui êtes si belle, si riche, car vous êtes riche aujourd'hui... tandis que moi...

BERTHE.

Hélas ! mon pauvre Joseph, les fortunes venues si rapidement sont rarement bien solides... Il faut savoir être riche... c'est plus difficile qu'on ne croit... D'ailleurs, que suis-je donc, moi ? la fille d'un ouvrier... N'est-ce pas dans un obscur atelier que j'ai passé les premières années de ma vie?... Je devrais peut-être dire les plus belles.

*AIR de Jenny l'ouvrière. (Arnaud.)*

Oh ! les bons jours que ceux de mon enfance,  
Près de mon père et de vous écoulés !...

JOSEPH.

Je sens mon cœur battre à la souvenance  
De ces instans pour jamais envolés !...

BERTHE.

Oh ! les bons jours que ceux de mon enfance,  
Près de mon père et de vous écoulés !...

**ENSEMBLE.**

Nous étions tous riches sans opulence ;  
Car nous savions nous passer d'or,

Nous savions être heureux !... l'insouciance  
Était notre trésor,  
Notre unique trésor !

BERTHE.

Jamais la fille d'un prince fut-elle plus aimée, plus  
gâtée que je ne l'étais par mon père et par vous !

JOSEPH.

Ah ! ça, c'est vrai.

BERTHE.

Aussi, quand après avoir fait son héritage, mon père  
m'a placée dans un grand pensionnat, où j'étais entou-  
rée de maîtres sévères et grondeurs...

JOSEPH.

Vous pensiez à nous ?

BERTHE.

Toutes les fois qu'on me grondait.

JOSEPH.

Est-elle gentille !

#### SCENE X.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL.

Mademoiselle, il y a dans l'antichambre plusieurs  
personnes qui demandent à vous parler.

BERTHE.

A peine arrivée de voyage ! C'est égal, faites entrer.

PASCAL.

Donnez-vous la peine d'entrer, voici mademoiselle...  
Les nouveaux venus gardent le fond.



## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARCHANDES DE MODES *et* DE NOUVEAUTÉS,  
GARÇON BIJOUTIER, BIANCHON.

Les Marchandes de modes et de nouveautés, ainsi que le bijoutier entrent par le fond ; Bianchon paraît à la porte latérale de gauche, et se tient à l'écart pendant les premières répliques.

BERTHE.

Que me voulez-vous ?

LA MARCHANDE DE MODES.

C'est un chapeau que je suis chargée d'apporter à mademoiselle...

Elle le tire du carton et le lui présente.

BERTHE.

Oh ! qu'il est joli... je veux l'essayer tout de suite... c'est qu'il me va à ravir !... qu'en dites-vous, Joseph ?

JOSEPH.

Je dis, mademoiselle, que ce n'est pas tant le chapeau qui vous va, que votre jolie figure, qui va au chapeau.

BERTHE.

Flatteur !

LE GARÇON BIJOUTIER.

On m'a dit, mademoiselle, de vous remettre ce collier de perles.

BERTHE.

Charmant !

LA LINGÈRE.

Voici un mantelet qui a été choisi pour mademoiselle.

BERTHE.

Quelle coupe gracieuse !

BIANCHON, *qui a suivi avec émotion les mouvemens de joie de sa fille.*

On a beau dire, c'est une belle et bonne chose que l'argent quand on l'emploie à faire plaisir à son enfant.

BERTHE, *apercevant son père.*

Oh ! merci, mon père, merci.

BIANCHON.

Chère enfant !

BERTHE.

C'est trop, mon père, c'est trop...

BIANCHON.

Jamais assez pour toi, ma fille.

BERTHE, *dont les mouvemens sont gênés par les objets qu'elle tient.*

Mais si, mon père, vous voyez bien que c'est trop, puisque je ne puis vous embrasser.

BIANCHON, *la serrant dans ses bras.*

Ne crains rien, les baisers d'un père, ça ne chiffonne pas... (*Aux commis.*) Tenez, mes enfans, voici de quoi solder vos factures, ma fille vous prie d'accepter le surplus à l'occasion de sa fête...

Les Commis remercient et sortent.

BERTHE.

Et moi, je vais bien vite serrer toutes ces belles choses dans ma chambre...

Elle sort en courant par la porte à gauche.

## SCENE XII.

BIANCHON, JOSEPH.

BIANCHON.

Je suis fâché de lui avoir acheté un collier aussi simple.

JOSEPH.

Comme vous y allez !... Il paraît, décidément, que nous sommes très-riche.

BIANCHON.

Immensément !... 150,000 francs déposés chez un banquier, qui les fait fructifier à mon profit !... rien que ça.

JOSEPH.

150,000 ! savez-vous que ça doit vous faire un joli revenu ?

BIANCHON.

Je ne te dirai pas au juste, je laisse les intérêts se cumuler avec le capital ; seulement, quand ma bourse est dégarnie, j'écris un petit mot au caissier, qui m'envoie la somme dont j'ai besoin ; comme ça, j'ai toujours de l'argent et mes capitaux ne dorment jamais.

JOSEPH.

De cette façon vous n'avez pas besoin de tenir note de vos dépenses.

BIANCHON.

Des écritures !...

*AIR du Churlatanisme.*

A quoi bon !... de tous les calculs

Entassés sur un grand registre,

Les résultats sont toujours nuls,

Et d'un aspect toujours sinistre.

Pourquoi compter ? pourquoi chiffrer ?...

A mes yeux, c'est une faiblesse

Inutile pour prospérer...

Cent chiffres ne font pas rentrer

Un écu sorti de la caisse.

Tu conçois ?... un jour on dépense un peu plus...

JOSEPH.

Le lendemain encore davantage...

BIANCHON.

Et à la fin de l'année...

JOSEPH.

Ça se compense... Ah ! papa Bianchon, vous n'êtes pas changé, si ce n'est que vous faites aujourd'hui rouler des billets de banque au lieu de pièces de cent sous.

BIANCHON.

C'est ce qui te trompe... tel que tu me vois, mon cher, je ne dépense que le strict nécessaire.

JOSEPH.

Les trict nécessaire, avec un appartement magnifique.

BIANCHON.

Un appartement ordinaire... avec écurie et remise.

JOSEPH.

Vous avez donc un cheval ?

BIANCHON.

Et un coupé... j'ai vendu mon briska, lorsque Berthe est sortie de pension... parce qu'une demoiselle en briska...

JOSEPH.

C'est juste : je ne sais pas ce que c'est ; mais, c'est égal...

BIANCHON.

Ça m'a forcé à prendre un second domestique ; mais il aide Pascal à servir à table.

JOSEPH.

Deux personnes pour en servir deux autres, excusez

BIANCHON.

Il faut que tu saches que je donne toutes les semaines un petit dîner... vingt à trente personnes.

JOSEPH.

Et dans le soigné, j'en suis sûr.

BIANCHON.

Tout ce qu'il y a de meilleur... La table... vois-tu, c'est comme la toilette, ça ne souffre pas la médiocrité.

JOSEPH.

On voit bien que votre redingote n'a pas été achetée à la belle Jardinière, 7 francs 80, habillement complet.

BIANCHON.

Avec ça, la canne à pomme d'or, le lorgnon de rigueur, les gants jaunes, quelques pièces d'ordépensées inutilement!... et on fait son petit effet tout comme un autre.

JOSEPH.

Vous avez raison, il est impossible de mettre plus de côté...

BIANCHON.

N'est-ce pas ?

JOSEPH.

Comment donc ! c'est tout au plus si vous dépensez par an...

BIANCHON.

Oh ! mon Dieu, pas davantage.

JOSEPH, *comptant mentalement sur ses doigts.*

Nous disons... le loyer d'abord?...

BIANCHON.

Quatre mille francs.

JOSEPH.

Voiture et domestiques?...

BIANCHON.

Cinq mille francs environ.

JOSEPH.

Maintenant, nous avons les menus plaisirs ; gageons que ça va bien à quatre mille francs?...

BIANCHON.

Mets-en cinq mille, et n'en parlons plus.

JOSEPH.

Toilette de monsieur, et toilette de mademoiselle?...

BIANCHON.

Va pour six mille francs.

JOSEPH.

Et la table, que j'oubliais!

BIANCHON.

Ce n'est pas le diable, va .. avec deux mille écus, on fait très-bien les choses.

JOSEPH.

Quatre mille, à droite, à gauche... à tous ceux qui vous en demandent... Total...

BIANCHON.

Total?...

JOSEPH.

Trente mille francs.

BIANCHON.

Trente mille francs!

JOSEPH.

Sans compter les fonds secrets, et comme voilà pas mal de temps que vous faites des économies dans ce genre-là...

BIANCHON.

Trente mille francs... allons donc... Ce n'est pas l'embarras! sans m'en douter, je suis allé un peu trop vite, c'est possible... c'est égal, je te remercie de tes avis, monsieur l'économiste, et à l'avenir...

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE, *accourant.*

Voyez, mon bon père, comme votre petite Berthe est gentille avec son joli collier.

BIANCHON.

Charmante, n'est-ce pas ?

JOSEPH.

Que trop charmante !

BERTHE.

Ce sera bien autre chose, quand j'aurai le reste de la parure.

BIANCHON.

Hein ! que dis-tu ?

BERTHE.

Je dis : le reste de la parure... Une femme qui se met bien, a toujours des boucles d'oreilles et une broche pareille à son collier ; n'est-ce pas, Joseph ?

JOSEPH.

Est-ce que je m'y connais ?

BERTHE.

Mon Dieu, que les hommes sont ignorans... enfin qu'il vous suffise de savoir que c'est tout-à-fait indispensable... tout-à-fait, tout-à-fait !...

BIANCHON.

Il y a pourtant une jeune personne, très-gentille, d'ailleurs, qui s'en passera.

BERTHE.

Et cette jeune personne ?

BIANCHON.

C'est M<sup>lle</sup> Bianchon.

BERTHE.

Ah !...

JOSEPH.

Très-bien !

BIANCHON, à Joseph.

Tu vas voir si j'ai du caractère... (*Haut.*) Sais-tu, mon enfant, que depuis quelque temps tu n'as pas mal de fantaisies ?

BERTHE.

Vous me refusez ?

BIANCHON.

Écoute donc, on a beau être riche !...

BERTHE.

Je n'aurais jamais cru que le jour de ma fête...

BIANCHON, à *Joseph*.

Sa fête...

BERTHE.

Ça me fait bien de la peine.

BIANCHON, à *Joseph*.

Ça lui fait de la peine.

JOSEPH.

Allez toujours.

BIANCHON.

Allez toujours !... ça t'est bien facile à dire, à toi ! il ne faut pourtant pas la désoler, cette pauvre petite, et puisque c'est sa fête...

BERTHE.

Non, non, papa ! vous voudriez me donner ces bijoux, que c'est moi, à présent, qui les refuserais.

BIANCHON.

Ah ! c'est comme ça !... Eh bien ! mademoiselle, vous les achèterez... je le veux... je l'exige...

BERTHE.

Mon père...

BIANCHON.

Je saurai bien vous prouver que je suis le maître.

BERTHE.

C'est impossible.

BIANCHON.

Je t'en prie !...

BERTHE.

Alors, c'est uniquement pour vous être agréable ; à tout hasard, j'avais fait prévenir le joaillier.



JOSEPH.

Comme elle le mène !

BIANCHON.

Alors tu n'as pas besoin de moi... je te gênerais dans ton choix... tiens, voilà un billet de 500 fr. pour solder la facture... tu me rendras la différence.

BERTHE.

La différence?... mais, papa, j'en ai l'emploi tout trouvé.

BIANCHON.

Ah !

BERTHE.

Vous souvenez-vous du dernier bal où nous sommes allés ensemble ?

BIANCHON.

Eh bien ?

BERTHE.

Vous vous rappelez cette grande demoiselle très-laide qui avait un si joli bracelet... je vous ai dit... Voyez donc, papa, le beau bracelet, et vous m'avez répondu : En veux-tu un pareil ? — Je crois bien. — Tu l'auras. — Et je ne l'ai pas encore.

BIANCHON.

Va pour le bracelet.

JOSEPH, à Bianchon.

Comment ! papa Bianchon !...

BIANCHON.

Que veux-tu ! quand on a promis...

BERTHE.

Maintenant, mon petit père, pour ne pas vous donner l'ennui de chercher si souvent dans votre portefeuille, donnez-moi bien vite, pendant que vous y êtes, de l'argent pour les dépenses de ménage.

BIANCHON.

De l'argent ! mais tu as reçu 1000 francs, il y a un mois à peine.

BERTHE.

C'est possible, mais je n'ai plus rien.

BIANCHON.

Plus rien, plus rien !

BERTHE.

Que voulez-vous, tout est si cher cette année.

BIANCHON.

Mais encore, faut-il que je sache...

BERTHE.

Mon Dieu, que les hommes sont drôles !... ils trouvent tout naturel que le ménage soit bien tenu... la table bien servie... que rien ne leur manque ! par exemple. Ils sont tous étonnés quand il n'y a plus d'argent.

BIANCHON.

Tu conviendras cependant...

BERTHE.

Ah ! dame, papa... si vous doutez de moi, je suis prête à renoncer à mes fonctions de maîtresse de maison.

AIR : *Si ça t'arrive encor.*

En ma raison si vous n'avez plus foi ;  
Si vous ne me jugez plus digne  
De remplir un pareil emploi,  
A le quitter je me résigne.  
Vous saurez bien, plus sagement que moi,  
Administrer votre dépense ..

BIANCHON.

Comme un ministre, elle pose, je croi,  
La question de confiance.

Allons, ne te fâche pas, j'ai eu tort... je le recon-

nais, tiens... (*Il lui donne un second billet de banque.*)  
 Eh ! ma foi, c'est le dernier, je vais écrire un petit mot  
 à mon banquier ; Joseph, à bientôt ! Adieu ! méchante.  
 (*A Joseph.*) Quelle est gentille, j'en fais tout ce que je  
 veux... (*Il rentre à droite.*)

## SCÈNE XIV.

## BERTHE, JOSEPH.

Berthe après avoir pris un petit coffret dans un meuble placé  
 au fond, est allée s'asseoir près de la table à droite.

JOSEPH, regardant Bianchon s'éloigner.

En voilà un qui entend les réformes !

BERTHE, détachant de son cou le collier que lui a donné  
 son père.

C'est très-gentil les perles, mais ça a un grand incon-  
 vénient.

JOSEPH, regardant Berthe.

Qu'est-ce qu'elle fait donc là ?

BERTHE.

Dites-moi, Joseph..

JOSEPH.

M<sup>lle</sup> Berthe !

BERTHE.

Combien croyez-vous que ce collier a bien coûté à  
 mon père ?

JOSEPH.

Est-ce que je sais !

BERTHE.

1000 francs au moins. Eh bien ! je parierais que Sa-  
 mûel n'aurait pas honte de m'en offrir 500 francs.

JOSEPH.

Est-ce bien elle que j'entends...

**BERTHE, qui a pris un nouvel objet dans le petit coffret.**

Parlez-moi des diamans! ils ont toujours leur valeur.  
(*Lui montrant une bague.*) C'est un cadeau que m'a fait mon père pour le jour de ma fête...voyez la belle eau...

**JOSEPH.**

De l'eau!...

**BERTHE.**

C'est un brillant... pas une rose...

**JOSEPH.**

Parbleu!

**BERTHE.**

Les rosés, voyez-vous, c'est taillé en pointe... les brillans sont plats et ils coûtent quatre fois plus cher.

**JOSEPH, qui a écouté cette réplique avec impatience.**

Oh! tenez, M<sup>lle</sup> Berthe, vous avez dit tout-à-l'heure que j'étais votre ami... et je veux vous le prouver.

**BERTHE, sans l'écouter.**

Comment trouvez-vous cette chaîne? c'est encore un cadeau de papa pour mon jour de naissance... elle est affreuse; mais elle est en or massif et elle est presque aussi lourde que mon bracelet à cadenas...

Pascal entre et vient parler bas à Berthe.

**JOSEPH, avec impatience.**

Ah! c'est trop fort... vous vous fâcherez si vous voulez, M<sup>lle</sup> Berthe; mais il faut que je vous dise tout haut ce que j'ai sur le cœur.

**BERTHE.**

J'écouterai tout ce que vous voudrez, mon bon Joseph, mais pas en ce moment; on m'annonce que mon maître de dessin m'attend dans ma chambre... (*Elle réunit avec soin tous ses bijoux, qu'elle emporte avec elle. A part, en s'en allant.*) N'oublions pas mon petit trésor...

AIR : *Oui, je suis gentille.*

A m'écloigner vite  
Le devoir m'invite...  
Allons... je vous quitte...  
Voyez, on m'attend!...  
Mais, pour vous entendre  
Et mieux nous comprendre,  
Je m'engage à prendre  
Un autre moment.

**ENSEMBLE.**

A m'écloigner vite, etc.

JOSEPH.

A s'écloigner vite  
Le devoir l'invite;  
Allez tout de suite  
Puisqu'on vous attend ;  
Mais, pour nous entendre  
Et mieux me comprendre,  
Promettez de prendre  
Un autre moment!

*(Elle sort précipitamment.)*

SCÈNE XV.

JOSEPH, *seul.*

Pauvre petite Berthe! qu'est-ce qu'ils en ont fait?...  
Des bijoux... de la toilette... voilà tout ce qui l'occu-  
pe... je n'aurais jamais cru ça d'elle... et pourtant, il y  
a des instans... ce matin, par exemple, à mon arrivée,  
et tout-à-l'heure' encore...

SCÈNE XVI.

JOSEPH, BIANCHON.

BIANCHON.

Ah! te voilà, garçon... eh bien! qu'as-tu fait de ma  
fille?

JOSEPH.

Elle est dans sa chambre, qui dessine.

BIANCHON.

Tant mieux, nous serons plus à notre aise pour causer de nos petites affaires.

JOSEPH, à part.

Que veut-il dire?

BIANCHON.

Voyons... là, franchement, comment la trouves-tu?

JOSEPH.

Qui donc?

BIANCHON.

Ma fille, parbleu!

JOSEPH.

C'te bêtise!

BIANCHON.

A la bonne heure!... eh bien! mon ami! voilà comme le papa Bianchon élève les demoiselles.

JOSEPH.

Je vous en fais mon compliment.

BIANCHON.

Et après?

JOSEPH.

Après!... quoi?

BIANCHON.

C'est là tout ce que tu as à me dire?

JOSEPH.

Eh! que voulez-vous que je vous dise?

BIANCHON.

Rien... pour lors, n'en parlons plus... c'est égal... tu avais la langue un peu mieux pendue le jour de ton départ... quand je t'ai conduit à la diligence... il n'y avait pas moyen de t'arrêter, et le postillon fouettait

déjà ses chevaux, que tu me criais encore... du haut de l'impériale : Papa Bianchon, gardez-moi-la, je vous en prie.

JOSEPH.

Moi, je vous ai dit cela ?

BIANCHON.

Si tu l'as oublié... je me souviens de ce que je t'ai répondu : Pars tranquille, mon garçon, t'ai-je dit en t'embrassant, sois toujours un brave homme, un bon ouvrier, ne laisse en route ni ton honneur ni ta gaité... reviens, et ma fille est à toi.

JOSEPH.

Oh! oui... je m'en souviens.

BIANCHON.

C'est bien heureux.

JOSEPH.

C'est que, dans ce temps-là, M. Bianchon, vous n'étiez qu'un pauvre ouvrier comme moi, tandis qu'aujourd'hui...

BIANCHON.

Nous y voilà... je m'y attendais... Quoi! parce que le bon Dieu... un matin qu'il n'avait passans doute grand-chose à faire, se sera tourné de mon côté et aura dit : Voyons un peu ce que devient Bianchon... pauvre diable, je l'ai un peu négligé depuis le jour où je lui ai donné sa fille!... qu'est-ce que je pourrais bien faire pour lui?... de la santé, il en a, de la gaité aussi, de l'appétit, il n'en a que trop... il n'y a que l'argent qui lui manque... envoyons-lui de l'argent... Et, parce qu'il a été bon enfant à mon égard, je ferais le fier avec toi?... Et bien! ce serait du gentil.

JOSEPH.

Vous! je ne dis pas, vous êtes si bon; mais M<sup>lle</sup> Berthe est une demoiselle...

BIANCHON.

Ah ! c'est-à-dire que j'aurai mis ma fille dans un des meilleurs pensionnats de Paris, que je lui aurai donné des maîtres de toute sorte, et cela tout simplement pour lui apprendre à devenir unesans cœur, une vaniteuse... à oublier son ami d'enfance... Laisse-moi donc tranquille, et si c'est là tout ce que tu as appris dans tes voyages, tu n'avais pas besoin de te déranger.

JOSEPH.

Tant de bonté.

BIANCHON.

Pas de phrases... en veux-tu... oui ou non ?

JOSEPH, *vivement*.

Si je veux?... (*En ce moment on entend le bruit d'une voiture. Joseph se retourne et jette un coup-d'œil vers la fenêtre, il fait un mouvement de surprise.*) Je ne me trompe pas... c'est elle...

BIANCHON.

Tu acceptes ?

JOSEPH.

C'est-à-dire...

BIANCHON.

Comment, tu hésites?... (*Moment de silence.*) Tu refuses ?

JOSEPH.

Je n'ai pas dit cela... Mais vous y allez d'un train... encore faut-il que M<sup>lle</sup> Berthe...

BIANCHON.

Consente à t'épouser?... elle y consentira, si tu lui plais, et c'est à toi à t'arranger en conséquence... je l'entends!... en avant les prévenances et les galanteries.



## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BERTHE.

BIANCHON, *allant au-devant de sa fille et l'amenant à Joseph.*

Approche... mon enfant... voilà Joseph qui t'attendait avec impatience... Il paraît qu'il a des choses très-importantes à te dire...

BERTHE.

A moi?

BIANCHON.

Écoute-le avec attention... tu me le promets?... (*Berthe fait un signe d'assentiment.*) avec bienveillance, je t'en prie!... (*Même signe à Joseph, passant au milieu.*) J'espère qu'elle est bien disposée? A présent, je vous laisse ensemble.

BERTHE, *le reconduisant.*

Vous nous quittez!

BIANCHON, *à mi-voix.*

Va... et sois bien gentille avec lui.

**ENSEMBLE.**AIR des *Mémoires du Diable.*

Du courage!  
 Du courage!...  
 Tout à mon cœur  
 Enfin présage  
 Le bonheur!

BERTHE.

Du courage, etc.

JOSEPH.

Du courage!  
 Du courage!  
 Mais à mon cœur

Rien ne présage  
Le bonheur !

*(Bianchon rentre dans sa chambre après avoir embrassé sa fille.)*

## SCÈNE XVIII.

BERTHE, JOSEPH.

BERTHE.

Eh bien ! ces choses si importantes ?

JOSEPH.

Il n'y a pas à reculer, il faut s'expliquer.

BERTHE.

Mon Dieu, comme vous êtes ému ! De quoi s'agit-il donc ?

JOSEPH.

Nous étions à parler de vous, votre père et moi.

BERTHE.

Ah ! et que disiez-vous ?

JOSEPH.

C'est lui qui me demandait si je voulais vous épouser.

BERTHE.

M'épouser... et qu'avez-vous répondu ?

JOSEPH.

J'ai demandé à réfléchir.

BERTHE.

Si mon père était venu me dire : Veux-tu épouser Joseph ? Je sais bien, moi, ce que j'aurais répondu.

JOSEPH.

Quoi, vraiment ?...

BERTHE.

Tenez, Joseph, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

JOSEPH.

Moi ne pas vous aimer, autant qu'on peut aimer !

mais toute petite, je vous aimais déjà et ça n'a fait que croître et embellir... comme vous.

BERTHE.

A la bonne heure.

JOSEPH.

Mais depuis quelque temps...

BERTHE.

Eh bien ?

JOSEPH.

C'est bien encore le même sourire, qui vous remue... la même petite voix douce, qui vous va au cœur... et pourtant, je ne reconnais plus ma petite Berthe d'autrefois.

BERTHE.

Qu'a-t-elle donc fait ?

JOSEPH.

Celle d'aujourd'hui est capricieuse, coquette... elle ne cherche que des occasions de dépense... elle ne songe pas qu'elle entraîne à sa perte son pauvre père, qui ne sait rien lui refuser.

BERTHE.

J'espère qu'un jour vous vous raccommoderez avec elle.

JOSEPH.

Si ce n'était que cela, puisque vous les aimez tant, les parures, je travaillerais de bon cœur... allez, pour vous en acheter.

BERTHE.

De quoi s'agit-il donc ?

JOSEPH.

Tenez, je vais tout vous dire... J'ai cru reconnaître vos traits, vos vêtements... mais, ce n'était pas vous, n'est-ce pas, qui descendiez furtivement d'une voiture

de place... la tête couverte d'un voile?... car vous avez dit à votre ami d'enfance : Je rentre dans ma chambre pour dessiner... car vous êtes sage et modeste... car vous ne savez pas mentir.

BERTHE.

C'était moi, Joseph !

JOSEPH.

Vous ! mais pourquoi ce mensonge, ce mystère dont vous vous entourez ?

BERTHE.

Ne m'interrogez pas, mon bon Joseph, je ne saurais vous répondre à présent.

JOSEPH.

Mais au moins quel était cet homme qui vous accompagnait ?

BERTHE.

Je ne puis vous répondre encore.

JOSEPH.

Ainsi, vous refusez ?...

BERTHE.

Plus tard.

JOSEPH.

Vous avez raison, ça ne me regarde pas... vous avez le droit de sortir avec qui bon vous semble et je n'ai rien à y voir.

BERTHE.

Joseph !

JOSEPH.

AIR : *L'Auteur aimé.* (Vicomtesse Lolotte.)

Ce qu'il vous faut à vous, c'est la richesse,  
L'éclat, le luxe, et de brillans atours;  
Des diamans, des robes de duchesse,  
Et des manteaux de soie ou de velours.

Vous n'êtes plus l'enfant simple et modeste,  
 Pour qui tout bas je rêvais le bonheur !...  
 Auprès de vous à quoi bon que je reste,  
 Moi, qui ne puis vous offrir que mon cœur!  
 Moi, je ne puis vous offrir que mon cœur.

*(Fausse sortie.)*

BERTHE.

Joseph ! vous me quittez !

JOSEPH.

Je vais dire à votre père... mais non... je n'en aurais pas le courage...

*(Il sort précipitamment.)*

SCÈNE XIX.

BERTHE, seule.

Combien il m'aime... ce bon Joseph... et je l'ai laissé partir ainsi !

SCÈNE XX.

BERTHE, PASCAL, puis BIANCHON, sortant de sa chambre.

PASCAL.

Une lettre pour monsieur.

BERTHE.

C'est bien !

PASCAL se dirige vers la chambre de Bianchon.

C'est la réponse du banquier.

BERTHE.

Donnez, je vais la remettre... *(Le Domestique sort.)*  
 Ah ! le voici.

BIANCHON, entrant par la droite.

Comment, tu es seule, ma fille, et Joseph ?

BERTHE.

Joseph... il vient de partir.

BIANCHON.

Sans me parler?... que signifie?...

BERTHE, *vivement.*

Il reviendra.

BIANCHON.

Bientôt ?

BERTHE.

Bientôt ! il me l'a promis... et puis d'ailleurs, est-ce que votre tendresse ne suffit pas à votre fille... de même que la sienne doit vous suffire, à vous ? Tenez, mon père... je ne comprends pas de malheur capable de nous atteindre l'un près de l'autre ; pas de coup contre lequel nous ne puissions nous soutenir à nous deux, et il me semble qu'un baiser de vous séchera toujours mes larmes, comme un baiser de moi devra toujours sécher les vôtres.

BIANCHON, *l'embrassant.*

Chère enfant !

BERTHE, *lui remettant le pli.*Lisez, mon père, lisez... (*Elle sort.*)

## SCENE XI.

BIANCHON, *seul.*

Lisez, mon père... lisez!... sa voix tremblait en prononçant ces paroles... comme sa main, en me présentant ce papier ! cette émotion, à quoi l'attribuer ? à quelque gaucherie de Joseph ? ou bien à ce message ? mais non !... (*Palpant l'enveloppe qui lui a été remise.*) Des billets de banque ! je les reconnais au toucher ! la somme que j'ai demandée, sans doute... (*Il déchire l'enveloppe et compte les billets.*) C'est cela ! parfaitement ! avec un petit mot d'envoi... (*Lisant.*) « M. Bianchon,

nous avons l'honneur de vous faire passer, etc., etc., vous trouverez ci-joint le bordereau des remises diverses par nous effectuées, suivant la date de vos reçus, et vous remarquerez le solde de votre compte, capital et intérêts. » (*S'interrompant.*) Comment, le solde!... (*Lisant.*) « Par la somme de quatorze cent quatre-vingt-dix francs que nous tenons à votre disposition... » (*Parlant.*) Ah ! ça, voyons... voyons... est-ce que je perds la tête... (*Il reprend d'une voix qui faiblit à chaque mot.*) « Le solde de votre compte, capital et intérêts... » (*Sa voix s'est graduellement éteinte ; la note, qu'il tenait, s'échappe de sa main, il essuie son front couvert de sueurs, puis, après avoir recouvré quelque force.*) Ruiné!... je suis ruiné!... mais non ! ces gens sont fous... ce compte... (*Il le ramasse.*) Ce compte est inexact... et mes reçus d'abord... il me les faut!... il me les faut tous!... 150.000 francs ne disparaissent pas ainsi... 150,000 francs, mon Dieu ! qu'est-ce que j'en aurai donc fait!.. (*S'animant jusqu'à la fureur.*) Ce que tu en as fait, misérable ? tu les as dévorés, dilapidés !

AIR : *Renaud de Montauban.*

Sans mesurer le gouffre du plaisir,  
Où m'entraînaient mes amis, mes complices,  
Lâche égoïste, esclave d'un désir...

J'ai tout perdu, pour de honteux caprices...  
Remords cruels ! ce bien, dont à présent,  
Tu dois au ciel, rendre un compte sévère,  
Ce n'était pas à toi ! non, mauvais père !...  
C'était le bien de ton enfant !

Dieu te l'avait prêté pour ton enfant !

Ma fille!... ma pauvre fille ! c'était sa dot, son avenir, son bonheur ! mais ce n'était pas assez de l'avoir ruinée, dans ta folle insouciance, tu lui as suggéré des goûts de frivolité, de dépense... Tu lui as donné tous

les défauts, sans t'approprier une seule de ses vertus, et maintenant que l'aisance, le luxe... (*Berthe entre par la porte de gauche.*) sont devenus pour elle un besoin, une nécessité, maintenant que tu as tout perdu, que deviendra-t-elle ? que fera-t-elle sur la terre ?

## SCÈNE XXII.

BIANCHON, BERTHE.

BERTHE, *s'approchant de son père, vêtue simplement.*

Elle mettra une robe de laine, un tablier, comme en portait sa mère... la trouverez-vous plus laide et l'aimerez-vous moins ?

BIANCHON, *la serrant dans ses bras.*

Pardonne, chère enfant.

BERTHE.

Consolez-vous, mon père, car j'ai le pressentiment, que, de ce jour, va commencer le vrai bonheur.

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *rentrant vivement.*

C'est impossible... c'est impossible... et pourtant, je l'ai vue!...

BIANCHON.

Que veux-tu dire ?

JOSEPH.

Oui, M. Bianchon... c'est elle... c'est bien elle... la vieille enseignante en place, au dessus de la porte ! et les voisins de s'écrier... Ce brave M. Bianchon va donc revenir au milieu de nous !

BIANCHON.

Qu'entends-je ?

JOSEPH.

C'est une joie, un transport, et moi je ne savais que



dire... je riais, je pleurais, et je suis bien vite venu vous demander ce que tout cela signifiait.

BIANCHON.

Mais je ne puis comprendre.

BERTHE.

Rien de plus vrai pourtant... et cette vie active et laborieuse, que je vous ai entendu regretter au milieu du luxe et des plaisirs, sera désormais et pour toujours la vôtre.

BIANCHON.

Comment se fait-il?

BERTHE.

Quand j'ai vu que chacun, abusant de votre bonté, cherchait à s'approprier une partie de votre fortune, je me suis dit : Autant sa fille qu'un autre... et bientôt comblée de vos bienfaits, je mē suis vue assez riche pour racheter l'humble maison qui m'avait vue naître.

BIANCHON.

Quoi?

BERTHE.

Ça n'a pas été long... vous êtes si bon pour moi!... et je suis si coquette... n'est-ce pas, Joseph?

JOSEPH.

Pardon, M<sup>lle</sup> Berthe, c'est moi maintenant qui suis indigne de vous.

BERTHE, *lui tendant la main.*

Ça me regarde.

BIANCHON.

Au diable ces vêtemens que je n'aurais jamais dû porter... cette vie qui n'était pas faite pour moi! Et c'est avec orgueil et joie que je reprendrai le tablier de l'ouvrier, sa franchise et sa gaiété : à moi le travail, et l'affection de mes deux enfans.

BERTHE, *embrassant Bianchon.*

Mon bon père !

JOSEPH.

Je reconnais tout-à-fait mon Bianchon d'autrefois.

BERTHE.

Ainsi, mon père, après avoir vécu dans le luxe et le plaisir, vous redescendez, sans regret, à la position de simple ouvrier ?

BIANCHON.

Tu te trompes, ma fille, je ne descends pas, je m'élève... en redevenant un homme utile.

CHOEUR.

Un destin plein de douceur,  
A nos yeux aujourd'hui brille ;  
C'est au sein de la famille,  
Que l'on trouve le vrai bonheur !

BERTHE, *au Public.*

Enfin, j'ai pu relever notre enseigne,  
Et vous savez par quel pieux larcin !  
Faut-il, ici, que pour elle je craigne,  
De votre part quelque mauvais dessein ?  
Ah ! loin de nous un si triste présage,  
Aux lieux chéris où j'avais mon berceau,  
Abritez-la, messieurs, contre l'orage ;  
Un coup de main, pour un coup de pinceau !

*Reprise du Chœur.*

Un destin, etc., etc.

F I N.

**SOUS PRESSE : Le Val d'Andorre, opéra-comique  
en 3 actes.**